Le Nain jaune : journal politique, littéraire et financier...



Nouvelle série. — Quatrième Année. TRENTE-CINQ CENTIMES N° 309. — Samedi 25 Août 1866.

LE NAIN JAUNE
PARAIT
Deux fois par Semaine
LE MERCREDI ET LE SAMEDI

104 numéros par an
LES MANUSCRITS NON INSÉRÉS SONT BRULÉS

Prix d'Abonnement
AU JOURNAL
LE NAIN JAUNE

PARIS		DÉPARTEMENTS	
Un An......	36 *fr.*	*Un An*......	40 *fr.*
Six Mois....	19	*Six Mois*....	21
Trois Mois..	9 50	*Trois Mois*..	10 50

BUREAUX
9, boulevard des Italiens, 9



LES ANNONCES
SONT REÇUES
Chez MM. Schmitz & Bullier
10, PLACE DE LA BOURSE, 10

Faits divers, la ligne 5 fr.
RÉCLAMES, 3 FR. — ANNONCES, 1 FR.

Prix d'Abonnement
AU JOURNAL
LE NAIN JAUNE

PARIS		DÉPARTEMENTS	
Un An......	36 *fr.*	*Un An*......	40 *fr.*
Six Mois....	19	*Six Mois*....	21
Trois Mois..	9 50	*Trois Mois*..	10 50

BUREAUX
9, boulevard des Italiens, 9

LE NAIN JAUNE

SOMMAIRE

BULLETIN

—

Il y a chaque année, en cette seconde quinzaine d'août, comme une explosion artistique. Pendant trois jours, tout Paris, qui songeait à autre chose, se remet à parler d'art. Ce sont les concours qui viennent de se terminer à l'Ecole et qu'il faut juger; ce sont les envois de Rome qui viennent d'arriver et qu'il faut apprécier; ce sont les prix enfin, les prix qu'on distribue un peu partout, — en haut, dans le Salon Carré du Louvre, à de grands gaillards de cinquante ans, chauves comme saint Pierre et neigeux comme une Alpe, qui n'ont pas honte de venir à une estrade recevoir une couronne de laurier et un livre doré sur tranche, — en bas, dans je ne sais quelles écoles, à des enfants au maillot à qui l'on persuade que l'art italien est Dieu, et que la France est son prophète. A cette occasion, cérémonies, programmes, discours, tout l'appareil de rigueur; et, pas plus tard qu'hier, c'était M. Arsène Houssaye qui exhortait quelques jeunes filles de douze ans à se garer du Naturalisme :

— « Si le Naturalisme l'emportait sur la terre, que deviendraient les roses?... »

Je n'ai pas voulu laisser passer ces réjouissances annuelles, sans faire une visite à l'Ecole, point de départ originaire et source non cachée de tant de belles choses. Comment ne pas s'intéresser à la double exposition qu'on y voit en ce moment des œuvres dé Paris et des œuvres de Rome? Il y a profit à augurer, d'après ces jeunes essais, l'avenir prochain de l'art et les tendances qu'on imprime à la génération nouvelle.

« Cent fois j'ai été tenté de dire aux jeunes élèves que je trouvais sur le chemin du Louvre avec leur portefeuille sous le bras : Mes amis, combien y a-t-il de temps que vous dessinez-là? — Deux ans. — Eh bien! c'est plus qu'il ne faut. Laissez-moi cette boutique de manière. Allez-vous-en aux Chartreux et vous y verrez les véritables attitudes de la piété et de la componction. C'est aujourd'hui veille de grande fête : Allez à la paroisse, rôdez autour des confessionnaux, et vous y verrez la véritable attitude du recueillement et du repentir. Demain, allez à la guinguette, et vous verrez l'action vraie de l'homme en colère. Cherchez les scènes publiques; soyez observateurs dans les rues, dans les jardins, dans les marchés, dans les maisons, et vous y prendrez des idées justes du vrai mouvement dans les actions de la vie. Tenez, regardez vos deux camarades qui disputent; voyez comme c'est la dispute même qui dispose à leur insu de la position de leurs membres. Examinez-les bien, et vous aurez pitié de la leçon de votre insipide professeur et de l'imitation de votre insipide modèle. »

Cette verte boutade de Diderot, pleine d'autorité et de sens, me revenait en mémoire à mesure que j'avançais sur ce chemin où l'on rencontre les jeunes élèves « avec leur portefeuille sous le bras. »

En traversant le pont des Saints-Pères, je ne pus m'empêcher de m'arrêter un moment, comme j'en ai la religion, pour considérer ce merveilleux paysage de pierre, un des plus beaux du monde, que forment, vus de ce point, la Cité et les quais, — paysage, hélas! dont on a déjà massacré les charmantes silhouettes du côté de la rive droite, et qui ne tardera pas à disparaître tout entier, quand la place Dauphine aura été rasée, et qu'on ne verra plus de toutes parts que les lourdes constructions et les monotones façades du nouveau Paris...

La Cité dressait ses flèches, et découpait sur le bleu du ciel ses arêtes vives, lavées par la pluie du matin. Derrière moi s'ouvrait, comme pour lui livrer passage, la grande échancrure pratiquée par le lit du fleuve et nivelant l'espace jusqu'à cet horizon que rougissent parfois de si beaux soleils couchants. J'eus comme un éblouissement dans les yeux. La Cité me parut être le vaisseau même de la Civilisation, parti de l'extrême Orient à l'origine du monde, arrêté depuis un siècle dans nos latitudes, demeuré immobile au milieu de notre Seine heureuse, mais toujours mâts debouts, drapeau flottant, et équipage à bord, pointant sa proue vers l'Occident qui l'appelle, prêt enfin à lever l'ancre demain, s'il le faut, et à reprendre son éternel voyage...

— « O Cité, m'écriai-je, ô vieux navire, toi que la ville de Paris a mis dans ses armes et dont Sauval a deviné le symbole, ne nous quitte pas encore! Nous ne méritons guère, il est vrai, de te conserver. Nous avons laissé pâlir la lumière et presque tomber le flambeau. Notre littérature, ce grand fleuve qui avait fécondé le sol de la pensée moderne, s'éparpille en ruisseaux et se perd dans les sables. Nos beaux-arts, attaqués de la rouille industrielle, n'ont plus rien gardé de leur antique éclat. Notre architecture, devenue fastueuse et grossière, se livre à une production effrénée, comme celle de tout peuple qui finit. Mais, attends! sur le tronc desséché de l'idée, je vois encore verdoyer un rameau qui ne peut tarder à fleurir. Là, à deux pas de moi,—dans ce palais vieillot, ridé, déchiqueté,—derrière ces murs où les débris sculptés pendent comme des haillons et comme des arantèles,—entre ces lambeaux de pierre usés par les siècles, mais qu'il faut bien se garder de juger sur leur menteuse apparence, — pousse une jeunesse vaillante et hardie, qui, préoccupée avant tout des besoins présents, s'occupe de formuler l'art nouveau, l'art qui doit convenir à la virilité de nos âmes!... »

Cette invocation faite, j'entrai dans l'École.

Je cherchai des yeux le programme. On m'indiqua dans un coin de la salle un carré de papier au bout d'un bâton. Je m'approchai et lus :

« Au lever de l'aurore, Thétis, portant les dons de Vulcain, arriva près des navires. Elle trouva son fils chéri pleurant et tenant Patrocle embrassé. Autour de lui ses compagnons gémissaient amèrement. La déesse s'arrête au milieu des guerriers, et dit à Achille : — Mon enfant, quelque soit notre douleur, laissons Patrocle sur cette couche funèbre. C'est par la volonté des dieux que la mort l'a frappé. Toi, reçois de Vulcain ces nobles armes; jamais mortel n'en a revêtu d'aussi belles. — A ces mots, elle dépose devant Achille les présents du dieu. La merveilleuse armure résonne, et les Myrmidons sont saisis d'effroi. Nul n'ose soutenir son divin aspect. Mais Achille la contemple, et sa colère redouble. Ses yeux brillent d'un éclat terrible; il saisit avec délices les dons superbes de Vulcain. »

Je demandai à l'un de mes voisins qui était cette Thétis et si elle vivait encore.

« — Je ne puis vous dissimuler, reprit cet honnête homme, que si elle a jamais existé, elle est morte, et il y a longtemps. Vous ne seriez pas éloigné de la vérité en reportant sa mort à trois mille cinq cents ans derrière nous. C'était d'ailleurs une femme assez singulière. Pour échapper à Pélée qui la voulait épouser et qu'elle ne pouvait souffrir, elle se transformait de diverses façons, en arbre, en rocher, en bête. Mais un jour Pélée la surprit endormie, et l'attacha. De cette violence, que les tribunaux d'aujourd'hui qualifieraient sévèrement, naquit Achille, lequel parut à la guerre de Troie. Thétis lui apporte la lance dont il frappera Hector. Beau sujet pour l'expression, les draperies et le nu. »

La conclusion de cet homme ne me plut point. Selon moi, un peu plus d'actualité n'eût rien gâté à l'affaire du concours.

— Ainsi, les élèves de Paris cherchent à nous émouvoir avec la mort de Patrocle : mais les élèves de Rome?

— C'est bonnet noir et blanc bonnet, me dit l'obligeant voisin. Les élèves de Rome sont des élèves de Paris, plus âgés d'un an ou deux. Ils font là-bas ce qu'ils auraient fait ici : *Caïn après le meurtre*, *Samson tournant la meule*. Voyez! le sujet le plus moderne là-dedans est la *Sainte Vierge fuyant en Egypte*, et cela ne date pas d'hier, comme vous savez.

. . . .

C'est donc là la jeunesse qu'on nous façonne! me disais-je en redescendant les marches. Mais ces jeunes gens-là ont trois mille ans. Les siècles passés sont accumulés sur leur tête comme une immense perruque à frimas. Dans le cœur, ils ont des cendres; dans la tête, du vent. Quand le premier venu d'entre eux reviendra, ses études terminées; qu'il entrera au milieu de nous, dans la réalité du monde et de l'existence, et que, sur sa prière de vouloir travailler à l'œuvre commune, quelqu'un, lui arrachant le bandeau qu'il a sur les yeux, lui dira : « Regarde l'homme, regarde la nature, regarde la vie; toutes ces formes sont d'un jour : elles passent. Ton art a pour privilége suprême de les fixer et de leur donner la durée. Toi-même tu es le miroir plus sensible et plus pur où elles déposent leur plus précise image. Au travail donc ! Comme nous retrouvons nos pères dans les tableaux de leurs contemporains, reproduis pour nos arrière-neveux l'aspect fugitif de notre société : ce sera ta façon de contribuer à la tâche commune, qui est que l'homme se connaisse lui-même, et, en se connaissant, s'améliore. » A un tel langage que répondra le malheureux, et à quoi lui servira l'art macabre dont on a instruit son inutile jeunesse?..

Comme j'étais sur le pont des Arts, je regardai encore la Cité. Le ciel s'assombrissait du côté du levant. Une brume légère montait de la Seine, léchait en rampant le parapet des quais, arrivait lentement au toit des maisons, et par-dessus s'épaississait dans les lointains. Du milieu de cette vapeur sortait la Cité, hérissée de tous ses mâts et avec des apparences de cordages. La brume, flottant entre les hautes flèches, lui faisait comme une voilure. On eût dit que le vieux navire, symbole de la Civilisation, allait appareiller pour les contrées occidentales. Un moment, il me sembla le voir s'ébranler sur sa quille de pierre, glisser avec des craquements sourds, se balancer comme pour prendre équilibre, puis tout à coup abandonnant sa place séculaire, s'avancer sur moi avec un roulis croissant....

CASTAGNARY.



MEMORANDUM DE VOYAGE

(3e article)

—

Qui sait pourtant? La plus grande fatuité, peut-être en fait de voyage comme en fait de femmes, serait de n'en parler jamais. (*Inédit*.)

Port-Vendres, septembre 18...

Mercredi, 22.

Toujours la même chaleur accablante qui ne tient pas au soleil, mais aux reverbérations de la mer et des trois pentes de montagne qui l'encadrent et qui font du golfe un triangle d'eau. — Le vent, une espèce de mistral, passe sur la sueur sans la sécher et semble lécher les nerfs avec une langue de tigre. A moitié journée, on n'en peut plus. — Le sirocco est un velours en comparaison de cette température aimable. Port de Vénus! Ma foi, ce n'est pas toujours de Vénus commode! Quel pays! Si je n'étais pas ici pour des raisons plus intimes et plus puissantes que le plaisir (si vite épuisé d'ailleurs!) de voir un pays quelconque, comme je décamperais, mais comme dit Satan, dans Milton :

« Ce ne sont pas les lieux, c'est son cœur qu'on habite! »

Aujourd'hui allé des livres à la fenêtre, lire cette éternelle page bleue qui a un peu verdi par extraordinaire, ce qui tient probablement au voisinage d'un orage, lequel a l'air de se moquer de nous, car il n'éclate pas, sur ses nuées mobiles, au haut des montagnes. Tantôt les nuées sont plus bas que les cimes, tantôt elles sont au-dessus. On dirait, de ces montagnes et de ces nuées, des femmes qui se coiffent avec leur collier.

— Journée pesante, oisive, physiquement inquiète. — Ici on ne sent pas l'esprit en soi. — Un gouvernement qui voudrait frapper d'imbécillité ses ennemis n'a qu'a les interner à Port-Vendres. En quelques années, ils seront stupides. — Ecrit à Paris. — Lu du Dickens. — Toujours mécontent. — Niveau intellectuel, on ne voit ici que la *Patrie* et la *Gazette du Midi*, et la *Chambre littéraire* (quel abus de mots!) est dans l'hôtel même que j'habite et qui, pour l'heure, est vide, Dieu merci, de voyageurs et de preneurs de bains, cette peste moderne de tous les rivages! — Je me rappelle comme à Saint Jean de Luz, l'an dernier, la côte en était infectée. — Les maisons roses de bains, comme on ne craint pas d'en construire, à trois pas de cette méprisante mer, tachent plus une plage que les excréments de la bête qui passe... car c'est la civilisation qui lave là ses prétentions et ses maladies. — L'homme a le don d'avilir la nature, en la touchant, et de la rendre presque aussi ridicule que lui.

— L'orage est enfin venu après une attente de cinq heures, à faire tirer la langue aux chiens! — Tonnerres, mais trop lointains, comme interceptés par les montagnes. — Eclairs et pluies furieuses pendant une heure. — Puis, la lune, comme une jeune fille qui s'est lavé le front, s'est levée dans le ciel purifié, et nous avons pu respirer, à longue haleinée, pour la première fois, depuis que nous sommes dans cette asphyxie perpétuelle qu'on a ici pour atmosphère.

Le lendemain au matin.

Ciel essuyé et brillant sur nos têtes, avec une sombre bande noire sur la mer, au large, mais un soleil radieux sur les montagnes et la mer du golfe, *verte enfin!!!* — Une dissolution d'émeraudes, *faisant précipité* dans une dissolution de saphirs! — La chaleur reprend avec la *fureur d'avoir été interrompue*; et quoique l'air soit très agité encore de l'orage d'hier, il n'y a pas de flot, mais des vagues, menues comme des hachures et scintillant comme les facettes d'une pierre précieuse. — Promené au quai. — Puis rentré chez moi, et la fenêtre ouverte sur cette mer, qui me fait commentaire à Byron, ai relu, sans désemparer, toute la *Fiancée d'Abydos*. — C'est un des poëmes de lord Byron qui ont eu le plus de succès parce qu'il y *avait de la tendresse*, — sentiment qui ne dépasse pas le niveau commun des âmes, — et de la *couleur locale*, turque et grecque. — Quelle critique que de dire le *mot* d'un succès! — Pourquoi donc prétendent-ils que Byron est immoral? Que sont quelques plaisanteries (comme dans le *Juan*) quelques groupes ardents, ici et là, en comparaison de toutes les adorables puretés de ses poëmes?... Byron est certainement le plus grand poëte des sentiments désintéressés et chastes. Zuleika (de la *Fiancée d'Abydos*) est une sœur. Non content des sentiments ordinaires et insuffisants de la vie, Byron *s'invente* des sentiments extraordinaires, dans lesquels se montre mieux que dans tous les autres la pureté idéale de son génie. Un exemple : la petite Leïla, du *Juan*, la dédicace du *Child-Harold* à Yanthé. — Byron immoral dans ses œuvres! pas plus qu'il ne fut libertin, malgré sa réputation, dans sa vie! On sera bien étonné le jour où un homme intuitif et qui ne se payara pas de phrases toutes faites, dira la vérité sur lord Byron et tordra, avec ses pincettes, les oreilles d'âne de la Critique superficielle, comme saint Dunstan tordit le nez au diable, nous dit Walter Scott. — A propos de Byron, j'ai eu aujourd'hui un spectacle *byronien* sous les yeux et qui aurait tenté ses strophes. — Entre la mer et ma fenêtre, il n'y a que le ruban de pierres d'un quai très étroit à parapet très bas et à petits escaliers d'embarquement et de débarquement. Sur ce quai — au beau milieu, — gisait entièrement renversée, dans toute sa longueur, le dos au sol, une femme en proie à une attaque d'épilepsie, mais d'épilepsie immobile. Dans sa chûte, le peigne qui mordait ses cheveux s'était cassé, et bouclés, boulus, durement crespelés, ils entouraient son visage livide, comme une nichée de serpents noirs... Le corps de cette femme, fièrement moulé, semblait du bronze aux bras nus, aux jambes nues et aux seins qui, de la force de la convulsion ou de la chûte, avaient jailli du corsage et se dressaient, nus aussi, dans le chemin, superbes obstacles qu'une voiture lancée ou le pied d'un cheval pouvaient écraser. Vue de haut en bas comme je la voyais, rien n'était plus beau et plus pathétiquement terrible que cette Pythie de l'épilepsie qu'on a fini par relever et par emporter, car les gens de ce pays-ci mettent le temps à tout.....

Mardi 27.

Voici un bel et bon *hiatus* de quelques jours dans ce *memorandum*... Qu'ai-je fait pendant ces quelques jours?.... Les mêmes choses dans ce cercle de montagnes, où la vie tourne en rond, plate comme une assiette! — Cependant! j'ai mis le nez hors de mon trou à rats. — Je suis allé à Bagnols par un vent atroce qui a failli m'emporter et me précipiter vingt-cinq fois. — La route, comme celle de Cospron, avec deux à trois anses, assez *ardoise foncée* et assez mélancoliques. — Bagnols plus pauvre, plus sale, plus *hutte de pêcheurs* que Port-Vendres, lequel du moins, s'il est encore dans l'amnios où nagent les bourgades qui doivent devenir des villes, a l'importance d'une forte position, maritime et militaire. — Pris du café à la porte d'un cabaret. — Joué avec des chiens et des ânes. — Je ne joue point avec ces derniers, à Paris. — Observé quelques jolis enfants en haillons, dont les cheveux resemblaient aux nids qu'ils pillent, et qui me regardaient avec les yeux ronds de la surprise. — La côte plate, chargée de galets et sans grève. — La mer sans grève, c'est un lit sans tapis et un trône sans marches. C'est une royauté de plain-pied avec tout le monde. Tout Bagnols, en se tassant un peu, tiendrait dans une coquille d'huître. — Et ce ne serait pas de la nacre! — D... (m'a-t-on dit) a pu habiter là, *six mois!* — Il est vrai qu'il avait avec lui une femme dont il cachait le nom dans son nom. — Avec une femme, toute terre ne devient pas belle, mais indifférente. — Vu l'Eglise, qui valait le voyage, même avec ce vent, — ce *vent qui rend fou!* — C'est une ancienne église romane, petite, mutilée au dehors, et *rajustée* grossièrement avec des briques, mais au dedans de cette beauté barbare, écrasée, humiliée dans une fierté que Dieu *seul* peut terrasser, Mérovingienne, enfin, — monument d'une époque où les Francs se jetaient à plat ventre, eux et leurs framées, devant Dieu! — Elle est sombre et saisissante comme une crypte, très-basse de voûtes, mais de voûtes hardies en s'abaissant, comme d'autres en s'élevant. — Phénomène particulier de cette sorte d'architecture, — filtrant le jour par gouttes, à travers des fenêtres étroites comme des meurtrières ornées de croisillons de fer. — Ai remarqué les Fonts en pierre, d'une belle forme, dans leur naïve et rude nudité. — Forte sensation de tout cela!

Hier, j'ai vu la mer aussi, en dehors du môle, qui valait la peine d'être vue, car elle n'était plus *eau de golfe* mais bien *eau de mer* soulevée et panachant d'écume les rochers de derrière le môle. — Je me suis calfeutré entre les brisans du pied de la montagne du grand Phare et j'ai pu m'enivrer pour la dernière fois (car je pars demain), de ce bruit qu'on entendrait l'éternité, sans dire « c'est trop, » et sans souhaiter que cela finisse, et de ces écumes blanches qui poudroient la tête noire des rochers et venaient s'étaler, en tapis éclatants, sous nos pieds et à *deux pouces* de nos pieds! — Le jour mourait avec une virginale pureté. — Houle au large, mais la mer déserte, — pas de voiles! — Ni goëlands, ni mouettes, ni oiseaux quelconques. — Le vide bleu partout! Je n'étais pas seul..., mais c'était à parler aux flots, tant ils mouraient bien sur la plage :

» Brisez-vous comme un cœur se brise
« Aux pieds de celle-là qui peut briser les cœurs! » etc.

Seulement, c'est ma poésie qui s'est brisée. — J'ai sifflé et rappelé mon faucon avant qu'il fût monté dans la nue. — Dernière soirée. Il faut emballer, demain matin, ces impressions et ces paysages, et recommencer ailleurs ma vie de mendiant de sensations, qui va les quêter de plage en plage. — Prends ton bissac et va-t-en!

J. BARBEY D'AUREVILLY.



PARIS-TROUVILLE

—

Un caissier, un imprimeur et un prince sont traduits devant la Cour d'assises de la Seine. L'accusation leur impute des détournements de près de trois millions. Le caissier et l'imprimeur sont détenus. Le prince, qui descend en ligne directe d'Attila, n'est pas à Paris. Il s'est absenté. Je me sers à dessein de cette expression pour ne pas éveiller la susceptibilité ombrageuse du fils d'Arpad. Un journal, en effet, s'étant permis de dire que le prétendant à la couronne de Hongrie était en fuite, M. le prince de Crouy-Chanel l'a traité de la belle manière. « Sachez, a-t-il dit, qu'un Arpad ne fuit point; je suis en Italie, c'est vrai, mais parce que mes intérêts m'y appellent : je plaide contre le duc de Modène qui détient injustement les propriétés de ma famille; dès que les tribunaux italiens, et ce sera l'affaire d'une douzaine d'années tout au plus, m'auront mis en possession des biens que je réclame, je me ferai un vrai plaisir de me présenter devant la justice française. » Ce descendant d'Attila ne vous enchante-t-il pas, et peut-on rêver plus facétieux prétendant? Excellent modèle à suivre pour les contumaces de l'avenir. Les journaux recevront des lettres en ce genre :

« Monsieur le rédacteur,

» Vous avez annoncé que je m'étais soustrait par la fuite à une accusation de vol avec escalade et effraction, la nuit, dans une maison habitée. Vous avez été mal informé. Je suis toujours prêt à répondre de mes actes devant la justice de mon pays. Mais, en ce moment, je suis occupé à organiser un coup superbe avec l'aide de quelques amis. Il y a pas mal de billets de mille à prendre. Dès que nous aurons mené l'affaire à bonne fin, j'aurai l'honneur de faire savoir ma nouvelle adresse à M. le juge d'instruction.

» Agréez, etc.

» *Signé :* GIBASSIER. »

—

La franchise est une aimable vertu et qui simplifie singulièrement les questions les plus compliquées comme elle éclaire les discussions les plus obscures. Voyez, par exemple, les courses de chevaux. Cette institution améliore-t-elle ou n'améliore-t-elle pas la race chevaline? Hier encore, hésitant et perplexe entre tant d'assertions contradictoires, j'eusse été fort embarrassé de répondre. Aujourd'hui, je suis fixé et je dois cette quiétude d'esprit à la Société qui siége au Jockey-Club, la Société d'encouragement. Un journal, en effet, rapporte que l'Autorité, après avoir interdit les opérations de l'*Agence des Poules*, a fait demander officieusement à la Société d'encouragement son avis sur l'opportunité de cette mesure coercitive. La Société aurait répondu « que les paris sont la conséquence naturelle et le grand intérêt des courses, qu'en Angleterre ils en sont le principal attrait et que parconséquent, dans sa pensée, il n'y a pas lieu d'apporter la moindre entrave à la loterie organisée par l'Agence des Poules. Voilà qui est bien entendu, de par le Jockey-Club, le jeu constitue le grand intérêt et le principal attrait des courses qui sont une école de dressage pour les joueurs naïfs, sans distinction de sexe. Perfectionner la loterie, améliorer les parieurs, encourager les timides, *entraîner* les innocents et les gogos, tel parait être le but qu'ont assigné à leurs travaux les hommes de cheval. L'enceinte du pesage est un simple tripot qui a sur les autres cet avantage qu'on n'y est point déshonoré pour se servir de cartes biseautées. A ce dernier point de vue, l'Agence des Poules avait son avantage : comme les numéros vous étaient donnés par le hasard, vous n'aviez pas le désagrément de parier avec conviction pour un cheval que son propriétaire ne faisait pas partir ou que son jockey empêcherait de gagner.

—

J'ai eu le plaisir de voir fonctionner pour la dernière fois la voiture des poules aux courses de Deauville, au milieu d'une foule considérable d'herbagers normands et de baigneuses dressées en liberté. A côté du magnifique équipage de l'Agence, des entreprises plus modestes vivotaient. Les entrepreneurs étaient généralement des Anglais, pick-pocket de profession, sportmen d'occasion. Plusieurs, par esprit de nationalité, ont emporté en Angleterre le montant des paris, en y ajoutant le produit de fouilles opérées avec précaution dans les poches des bonnes gens de la Normandie. Cette journée a été le Waterloo des hommes de la vallée d'Auge. Herbagers et légistes — il n'y a point d'autre profession en ce pays où le Code est d'un aussi bon rapport que le plus gras pâturage — ont succombé devant la fière Angleterre, représentée par des filous de choix. Pendant qu'ils se gaudissaient à regarder les Parisiens perdant leur argent en paris insensés, ils ne veillaient point sur leur escarcelle et le pick-pocket travaillait. L'âge, ni le sexe n'ont été respectés. Le premier magistrat du canton, le juge de paix lui-même, a été soulagé de soixante-cinq francs qui ne le gênaient pas autrement. Il y a eu le soir, dans le pays d'Auge, des larmes et des grincements de dent.

—

Un riche et plantureux pays cette vallée de la Touques! une magnifique plage que celle de Trouville! Oserai-je dire pourtant que j'y ai éprouvé une forte désillusion? Je comptais être stupéfié par le spectacle des ruineuses folies de la grande vie. Je m'attendais à des cascades de luxe, à un steeple-chase de toilettes. Un journal de la localité m'avait affriandé par une description, à faire venir l'eau à la bouche, de chapeaux Watteau microscopiques, de toques Rubens semées de perles, de robes à traine avec volants montés en plis couchés, de popelines gris d'argent, de poils de chèvres jouant le satin, de basquines découpées en créneaux, de rubans frangés de guipures, etc., etc. Je préparais des étonnements. J'en ai été pour mes espérances de badaud. Sur la plage les toilettes ne sont pas plus élégantes que dans le jardin du Palais-Royal un jour de musique, pas plus excentriques qu'à Bougival. Trouville, c'est tout bonnement une succursale de la Grenouillère.

—

Et comme on a l'air de s'amuser! Au Casino ces dames brodent au piano, ces messieurs bâillent en mesure. Au bord de la mer on attend l'heure de la marée en défendant sa jupe contre les rafales de la brise. Les plus fantaisistes font voler des cerfs-volants, exercice qui a été considérablement perfectionné aux bains de mer. Lorsque le cerf-volant plane à une hauteur suffisante, on attache à un mât, à un poteau quelconque, la corde de l'instrument. On s'est muni d'une provision de petites rondelles en papier métallique de couleurs variées et percées au centre d'un petit trou où l'on engage la corde tendue. Les rondelles alors, poussées par le vent, filent tout le long de la corde et s'en vont spontanément s'annexer à la queue enrubannée du cerf-volant. J'ai vu toute une folle jeunesse passer de longues heures à ce jeu émouvant. Ce sont là, avec le baccarat, les récréations du high-life, les émotions de la grande vie sur les plages de la Normandie.

A. RANC.

UN PIED DANS LE CRIME

AU PALAIS-ROYAL.

—

Nous nous voyons forcés, à notre très vif regret, de renvoyer à notre prochain numéro l'article de M. Grégory Ganesco sur la nouvelle pièce de MM. Labiche et Choler.

Ce n'est pas seulement un compte-rendu du *Pied dans le Crime* que notre collaborateur a fait : c'est encore et surtout une étude philosophique du rire chez nos contemporains.

Mais, sous ce dernier rapport, nous avons été contraints de demander quelques légères atténuations dans la forme : ce qui explique le retard apporté à l'insertion.

Le secrétaire de la rédaction,
ARNOLD MORTIER.



SONNETS

—

MARGUERITE.

I

J'ai ravi son premier pétale
A votre calice indiscret,
O fleur, dont la vertu fatale
Tient toute mon âme en arrêt!

Fleur sinistre, fleur sépulcrale,
Vous avez un poignant attrait,
Car votre feuille virginale
De *sa* foi garde le secret!

Mon sang bout.... et ma main peureuse
De cette épreuve douloureuse
N'ose, hélas! poursuivre le cours..;

Courage!... *Un peu.... beaucoup....* ô rêve!
Sur ce mot l'oracle s'achève....
Dieu bon! *Elle* m'aime toujours!

II

Deux ans se sont passés depuis
Que ma main vous a consultée....
Je voudrais sourire — et ne puis —
A cette date regrettée!

Hélas! en deux ans, que d'ennuis
Ont vieilli ma face attristée!
Que de jours sombres! que de nuits
En proie à la fièvre indomptée!

Fleur de paix, aujourd'hui je veux
Que par d'implacables aveux
Vous mettiez fin à mon supplice :

Je t'aime.... passionnément....
Et puis?... Plus rien!... L'oracle ment...
O fleur, vous étiez *sa* complice!

EMILE BLAVET.

HISTOIRE

D'UN

FAIT DIVERS

(NOUVELLE)

—

Suite.

Le but de M. Talmant, en parlant ainsi à son beau-père, évidemment, avait été de le réduire au silence par la crainte, et de s'en débarrasser. Mais, naturellement violent, il se maintenait avec peine dans ce ton cynique et persiffleur. Au nom de scélérat qui lui était appliqué, se levant d'un bond, il saisit sur son bureau un porte-cigares en porcelaine et le brisa par terre aux pieds du vieillard :

— Voulez-vous enfin me laisser la paix? s'écria-t-il. Voilà une heure que vous m'écrasez de vos radotages et j'en ai les oreilles assez échauffées. Partez!

— Je vous laisse, dit M. Denjot épouvanté. Aussi bien, puisque vous n'avez ni âme, ni conscience, il est inutile de vous parler. Je ne sais pas comment je ferai, mais je défendraj ma fille. Et pourtant, vous êtes fou d'agir comme cela; car enfin, que voulez-vous que fasse une jeune femme délaissée de son mari et qui se voit dépouillée de toute joie, de tout plaisir pour une étrangère? Ne comprenez-vous pas que la maison devient pour elle comme une prison, un lieu sombre? qu'elle doit perdre le goût de ses devoirs, la gaieté, sa bonté même... Le plus faible peut se venger, et maintenant elle ne vous doit rien...

— Vous croyez cela! s'écria M. Talmant dont le visage s'empourpra jusqu'aux yeux; et ces yeux semblèrent jeter des flammes. Ah! vous croyez qu'elle pourrait se venger? Eh bien, je le lui conseille! On ne joue pas avec moi, monsieur; je ne raisonne pas, moi, j'agis. Prenez garde à elle! et aussi prenez garde à vous. Sortez! sortez! répéta-t-il avec fureur en ouvrant la porte et en foudroyant du regard et du geste le vieillard, qui, terrifié, craignant une insulte plus grave, passa en chancelant devant lui.

— Où est papa? demanda Emmy timidement, quand son mari entra dans la salle à manger, où elle se trouvait avec Paulette.

M. Talmant l'enveloppa d'un regard furieux : Laissons ce vieil imbécile, dit-il en marchant vers elle, et si vous vous permettez dorénavant de me suivre et de parler à qui que ce soit de vos découvertes.......

Il la saisit des deux mains par la taille et l'enleva de terre, en la serrant si fort qu'elle pâlit comme étouffée.

— Dire que je pourrais briser ça comme un roseau! dit-il en la lâchant.

Et comme la bonne entrait, apportant le déjeuner, il alla vers la fenêtre, se pencha au dehors et respira bruyamment. Emmy, tombée sur une chaise, tremblait d'un mouvement convulsif, et des larmes s'amassaient à ses paupières. Du coin où elle était, au milieu de ses joujoux, l'enfant, qui avait vu cette scène d'un œil effaré, s'approcha de sa mère: « Papa t'a fait mal »? La bonne se tourna vers sa maîtresse, mais en voyant le regard de M. Talmant peser sur elle, elle sortit.

— Ah ça, pas de simagrées, dit M. Talmant, mettez-vous à table.

Emmy obéit en silence, mais ne mangea pas. Comme il s'en fâchait; elle dit: « Vous m'avez fait mal.

— Bah! ce n'est rien encore, fit-il en ricanant.

— Hélas! balbutia-t-elle, vous me haïssez donc à présent?

— Peut-être! répondit-il du même ton.

— Tu es un méchant!» s'écria Paulette.

Il se tourna vers l'enfant d'un air fâché, mais elle soutint son regard en le fixant avec cet œil noir qu'elle tenait de lui et en fronçant le sourcil, comme il le faisait lui-même. Il se mit à sourire et ne dit rien. Après avoir déjeuné à la hâte, il partit.

La jeune femme se sentait incapable de sortir. Elle envoya la bonne avec Paulette chez ses parents et les fit prévenir qu'elle irait seulement à l'heure du dîner. Puis, seule, elle se jeta sur un canapé, brisée, fixant d'un regard morne sa destinée qui l'épouvantait. Oh! mon Dieu! qu'avait-elle fait pour être si malheureuse? Gervais! il était devenu pour elle un ennemi. Lui, dont seul elle devait tout attendre, dont elle dépendait, il n'avait plus pour elle que de la haine et de mauvais traitements; et son oubli, son indifférence dont elle avait tant souffert, elle en était réduite à les regretter. Lui, qui l'avait adorée! lui, qu'elle avait aimé!

Les souvenirs d'une affection à jamais éteinte, les peines et les dangers de sa situation brisaient, le cœur d'Emmy, et depuis longtemps ses larmes coulaient, quand elle entendit sonner. Son premier mouvement fut de ne pas ouvrir. Qui ce pouvait-il être? Un fournisseur, peut-être? ou plutôt sa mère, inquiète? peut-être encore.... Les battements plus vifs de son cœur nommèrent Olivier. Un second coup retentit. Emmy essuie ses yeux, cherche à se remettre. Si pourtant c'était Mme Denjot! Elle va ouvrir, et, bien qu'un pressentiment secret l'eût décidée, faible et nerveusement ébranlée comme elle l'est en ce moment, elle ne peut retenir un léger cri en voyant Olivier devant elle.

— Vous ne m'attendiez pas? lui dit-il.

— Mais... non... aujourd'hui. Je devrais être sortie.

— C'est que... je passais tout près d'ici... et j'ai voulu savoir... seulement pour avoir de vos nouvelles. Mon Dieu! qu'avez-vous? demanda-t-il avec anxiété, en la regardant.

— Rien, je suis un peu souffrante.

Elle passa devant lui, entra dans le salon, et ferma les rideaux. Elle éprouvait, outre son chagrin, un grand trouble qu'elle eût voulu cacher. Mais le regard doux et perçant d'Olivier ne la quittait pas. Il vint s'asseoir près d'elle, et lui prenant la main :

— Je vous en supplie, Emmy, qu'avez-vous?

Il osait la nommer ainsi pour la première fois. Elle pensa qu'elle devait le rappeler aux convenances; mais l'accent d'Olivier la rendait si émue! Cette sollicitude qu'il avait pour elle la touchait si vivement dans son abandon, qu'elle sentit les larmes la gagner, et put seulement détourner la tête.

Olivier se laissa glisser à genoux :

Emmy, je ne veux pas que vous pleuriez. Oh! c'est une chose infâme, horrible, qu'on puisse vous faire pleurer, vous! Je vous adore, vous le savez bien. Je veux que vous soyez heureuse! Emmy, je vous en supplie, venez avec moi : je vous emporterai à l'autre bout du monde, et là, je vous servirai, je vous adorerai ainsi... toujours!... à genoux! Oh! si vous saviez! si vous saviez quelle confiance vous devez avoir en moi! Je vous aime!... C'est immense! Je n'ai plus besoin à présent de mon bonheur, mais du vôtre, Emmy!...

La jeune femme ne pouvait répondre; elle pleurait. Elle savait qu'Olivier disait vrai; elle en était sûre. Etre aimée d'Olivier, c'était un bonheur!... Et le rendre heureux! ah! bien plus encore! Mais cela était impossible; elle ne devait pas. Hélas! le devoir et le bonheur séparés à jamais pour elle! Cependant... avait-elle des devoirs encore vis-à-vis de ce mari infidèle, injuste, brutal? Un moment, elle fut ébranlée; mais, tout à coup lui apparut le cher visage de Paulette qui fixait sur sa mère ses yeux vifs et purs.

— Mon enfant! s'écria-t-elle. Vous oubliez que je suis mère, Olivier.

— Paulette sera ma fille. Nous l'emmènerons aussi. Pourrais-je ne pas aimer votre enfant, Emmy? Oh, chère!... chère aimée, confiez-vous à moi sans crainte. Emmy! dites que vous m'aimez.

— Ah!... vous le voyez bien. Mon Dieu, que je suis coupable d'être si peu forte! Mais je souffre tant, Olivier! Quand vous êtes venu, c'est vrai, je pleurais. Mais j'aurai le courage d'être malheureuse, et vous... je veux, oui, je veux que vous m'oubliiez. Mon ami, ne vous révoltez pas, nous n'y pouvons rien. Je ne vous porterais que malheur. Mon existence est perdue? Ah! pourquoi m'a-t-on mariée si jeune! Mais, c'est fini. Malheur ou faute, n'est-ce pas toujours malheur? Olivier, si vous m'aimez vraiment, abandonnez-moi.

— Jamais! s'écria-t-il. Et, avec toute la fougue d'un désir ardent et d'une conviction nouvelle, il s'efforça de lui persuader que le mariage n'était aux yeux de Dieu qu'un lien temporaire, dont la seule raison d'être était l'amour. Il parla éloquemment au nom de la liberté, de la dignité de l'être. Il peignit comme il les rêvait les grandeurs et les enivrements de l'amour, et la tremblante Emmy voyait s'ouvrir devant elle des perspectives inconnues et sentait la passion envahir à torrents son âme. Si vraiment elle pouvait rester pure, en étant heureuse?... Mais le souvenir de sa fille lui revint encore. Ah! — qu'elle se perdit ou non, — elle pouvait se donner, elle, mais pouvait-elle disposer aussi de la destinée de Paulette?

— Et l'enfant! répondit-elle, vous oubliez toujours l'enfant.

— Je vous l'ai dit : elle nous suivra et je l'aimerai. Que puis-je vous promettre de plus pour elle, mon Emmy?

— Je puis renoncer à tout pour vous, Olivier; à mon honneur aux yeux du monde, à ma famille elle-même, et courir tous les risques d'une vie nouvelle dans un monde nouveau. Mais tous ces sacrifices, les imposer à ma fille, sans l'amour, qui pour moi en effacerait les amertumes, briser sans compensation toute sa destinée, le devons-nous?

Il ne répondit pas et devint pensif, les yeux fixés sur les mains de la jeune femme, que tout à l'heure il couvrait de baisers.

— Vous ne pourriez consentir... à la quitter? demanda-t-il lentement.

— Abandonner ma fille! je serais une mauvaise mère! vous ne m'aimeriez plus!

— Je t'aimerai toujours, quoi que tu fasses, dit-il. Ah! si vous m'aimiez autant...

Un geste d'Emmy, geste plein d'effroi, arrêta la parole sur ses lèvres. La porte extérieure de l'appartement venait de s'ouvrir et se refermait. Olivier eut à peine le temps de se jeter sur une chaise, à quelques pas de Mme Talmant; celle-ci, par un violent effort, tâcha de rendre un peu de calme à ses traits; mais des larmes brûlantes avaient rougi à ses yeux. Gervais entra.

Il était calme en apparence, le sourire aux lèvres, mais dans l'œil une lueur fauve.

— Comment! vous êtes ici? dit-il à M. Martel. Ma foi, vous êtes d'un acharnement en affaires!... Je ne m'attendais guère à trouver, aujourd'hui dimanche, un de mes clients chez moi.

— J'espérais, monsieur, vous rencontrer aussitôt après votre déjeuner. Je venais vous dire que décidément cette affaire du gaz parisien ne me tente pas. Je préférerais entrer dans quelque entreprise nouvelle... aider à la réalisation d'une de ces tentatives économiques...

— Mais que faites-vous, ma chère, de cette obscurité? dit M. Talmant en marchant vers une fenêtre, celle qui était en face de sa femme, et en ouvrant les rideaux brusquement. Puis, revenant vers elle : Comme vous êtes pâle! et défaite!... Vous lui aurez trop parlé d'affaires, monsieur Martel, cela ennuie les femmes. Aussi, monsieur, — je vous dis ceci parce que vous êtes provincial, — les agents d'affaires ouvrent aux clients leur cabinet, mais non leur salon.

— Monsieur, dit Olivier en se levant, je n'accepte pas facilement les leçons et je trouve la vôtre si inconvenante...

— Comment donc! mon cher monsieur, vous méconnaissez à ce point les plus cordiales intentions? Moi, qui ai tant de désintéressement vis-à-vis de vous, que je vais vous donner l'adresse d'un de mes confrères, un honnête homme, fort intelligent, et plus à même que moi de vous satisfaire. Tenez...

Il tendit une carte à M. Martel, et celui-ci, qui attendait une provocation, y lut avec étonnement la véritable adresse d'un agent d'affaires. En même temps, l'attitude polie, mais significative de M. Talmant indiquait la porte au visiteur. Sur un regard suppliant d'Emmy,

Olivier, sans protester davantage, se retira. Cependant, sur le seuil de cette demeure d'où on le chassait, il s'arrêta :

— Monsieur, votre conduite vis-à-vis de moi exige une explication.

— Mais c'est fort simple, monsieur. Je ne puis vous servir comme vous l'entendez et je vous adresse à un autre. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

Et M. Talmant referma la porte, avant qu'Olivier, plein de rage, mais contenu par la crainte de nuire à Emmy, eût pu lui répondre.

De la part de Gervais, était-ce prudence ou lâcheté ? Les natures despotes, généralement, ont pour la force et la vaillance un grand respect et s'exercent plus volontiers contre la faiblesse. La distance de la porte d'entrée au salon suffit à M. Talmant pour dépouiller son masque de politesse, et quand il revint se placer devant Emmy, il était hideux de colère.

— Ainsi donc, s'écria-t-il, il vous faut des amants pour vous consoler? Vous vous arrangez chez vous pour être seule et les recevez, les rideaux fermés. Vous êtes une infâme ! Vous avez donc perdu tout respect de vos devoirs ? toute pudeur ? C'est ainsi que vous respectez mon nom ! Vous êtes une créature odieuse, ignoble ! Mais vous avez trouvé votre juge, et maintenant....

— Je ne suis pas coupable, dit-elle d'une voix brisée; et c'est vous ! vous ! qui pouvez me traiter ainsi !...

— Il ne s'agit pas de moi, cria-t-il; moi, je suis le maître. Moi, j'ai le droit d'avoir une maîtresse, si cela me plait, et vous n'avez pas le droit d'avoir un amant. Et si cet homme entre désormais chez moi, je le tue, et vous aussi. La loi m'en donne le droit.

Il continua d'exhaler sa rage dans un débordement d'insultes, et, ramassant dans sa mémoire les mots les plus vils, il les jetait à la face de cette jeune femme, qui les entendait pour la première fois. Tout ce que, jusque-là, il lui avait instinctivement caché des fanges de son imagination, des impuretés de sa vie, il le déversa sur elle, et ce fut seulement au bout d'une heure qu'il la laissa enfin, demi morte d'épouvante et de dégoût.

ANDRÉ LÉO.

(*La suite au pochain numéro*).

MEMENTO

—

Les dernières courses de Deauville ont occasionné une aventure des plus étranges au duc d'Hamilton et à M. T. Wombwell.

Ces deux messieurs, ayant manqué le train de Trouville et étant très pressés de revenir à Londres le plus tôt possible, le duc traita avec le patron d'une barque pour la traversée entre Trouville et Brighton, à raison de 1,000 fr.

Pendant ces entrefaites, la police, ayant appris que deux étrangers offraient une somme considérable à des pêcheurs pour les transporter en Angleterre, crut qu'elle avait affaire à des *welchers* qui s'enfuyaient du champ de course avec le produit des poules dans leur poche. Elle arrêta instantanément le duc et M. Wombwell.

Après de longues explications, la police a fini par comprendre qu'il y avait eu erreur, et que ceux qu'elle prenait pour des *welchers* n'étaient autre chose que deux *sportmen* de la plus belle eau et jouissant d'une réputation des plus honnêtes.

— Le *Journal de Maine-et-Loire* enregistre un arrêt de la Cour d'assises d'Angers, ainsi conçu :

« Le nommé Hallard (Auguste-Louis), âgé de trente-deux ans, dit en religion frère Bertin-Marie, né à Aire, arrondissement de Saint-Omer, département du Pas-de-Calais, instituteur, demeurant en dernier lieu à Gesté, arrondissement de Cholet (Maine-et-Loire). *En fuite*. Convaincu d'attentats à la pudeur sans violence, sur un enfant âgé de moins de treize ans, dont il était l'instituteur. A été condamné, par contumace, en dix années de travaux forcés et aux frais, par application des art. 331 et 333 du Code pénal, et 308 du Code d'instruction criminelle. »

— M. Carvalho vient d'engager un ténor qui a recueilli de nombreux succès dans différents cafés-chantants et notamment au café Bataclan. Cet artiste, du nom de Laveissière, a été engagé pour trois ans, aux conditions suivantes :

1,000 fr. par mois, la première année ; 1,500 fr. par mois, pour les deux autres années.

M. Laveissière débutera au Théâtre-Lyrique dans la *Traviata*.

— Au même théâtre, on parle aussi d'un opéra en trois actes intitulé : *Déborah*, dont les paroles sont de M. Edouard Plouvier et la musique de M. Devin-Duvivier. Cet ouvrage sera interprété par MM. Montjauze, Wartel, Lutz, Fontenay ; Mmes Dubois, Daram, Demay, etc.

— L'éditeur Chaillot vient de mettre en vente une valse des plus délicieuses et des plus dansantes. *Namouna* est son titre, et elle est signée par M. le vicomte Fernand de Beaufranchet, qui promet de prendre une place remarquable parmi les jeunes compositeurs.

— M. Dion-Boucicault, l'auteur de *Jean la Poste*, va faire représenter une nouvelle pièce au théâtre du Lyceum, à Londres; lui et sa femme joueront les deux principaux rôles. Cette nouvelle pièce s'appelle : *The Long Strike*.

— Le dossier des quatre matelots du *Fœderis-Arca*, condamnés à la peine de mort par le tribunal maritime de Brest, le 22 juin dernier, vient d'être expédié au tribunal maritime de révision séant à Toulon.

On pense que ce tribunal examinera l'affaire dans un prompt délai.

— On lit dans les *Nouvelles :*

« Victorien Sardou sort *enfin* de la retraite et des études archéologiques. Il a remis au directeur du Gymnase les cinq actes si désirés, dont une indisposition fâcheuse avait empêché l'achèvement. La pièce, dit le *Figaro-Programme*, sera mise à l'étude dans une quinzaine. Il va sans dire que le principal rôle est confié à Lafont.

Lesueur abdiquera probablement sa royauté dans *Cendrillon* pour venir représenter, dans la nouvelle comédie, le type d'un paysan madré. »

A propos du Gymnase, ce théâtre renouvelle son affiche et donne les pièces suivantes :

1° *L'Epreuve nouvelle*, de Marivaux, pour les débuts de Mlle Baratteau.

2° *La Nouvelle Rosine*, un acte de MM. Emile Abraham et Gabriel Guillemot.

3° *Nos Gens*, un acte de MM. Edmond About et de Najac.

4° *Le Mariage à l'enchère*, un acte.

— Les *Don Juan de village* occuperont, jusqu'à la fin du mois, l'affiche du Vaudeville. Le *Nouveau Cid*, de M. Hugelmann, passera donc dans les premiers jours de septembre. Les trois amoureux de cette comédie seront joués par MM. Charles Lemaitre, Paul Deshayes et Munié. On avait songé à Laferrière, mais ce jeune premier est pour le moment en représentations dans la banlieue.

— J'ai annoncé, il y a quelque temps, qu'un petit journal littéraire, *la Fraternité*, changeait de format et devenait politique. Eh bien ! le tour est fait, son premier numéro a paru le dimanche 19 août et paraîtra ainsi consécutivement tous les dimanches.

Ce que je vais vous dire peut vous paraître drôle, mais retenez-le bien. Je vous prédis que *la Fraternité* sera un des journaux les plus lus avant cinq ans d'ici. Je n'ai pas le moyen, comme M. de Limayrac, d'offrir cent mille francs à celui qui me prouvera le contraire. Mais je cède pendant un an mes appointements de collaborateur au *Nain Jaune*, à la personne qui me démontrera le contraire de ce que j'ai avancé plus haut.

Il ne sera pas tenu, s'il gagne, à donner son gain aux pauvres de sa paroisse, c'est un avantage !

— Après *le Maître de la maison*, la pièce d'ouverture de l'Odéon, ce théâtre donnera *la Conjuration d'Amboise*, cinq actes de M. Louis Bouilhet.

Au même théâtre on parle d'un drame en cinq actes de M. Amédée Rolland, et intitulé *le Testament d'un paysan*.

— Le prince Humbert a été nommé président honoraire de l'Exposition universelle de Paris, pour la section italienne.

— Henry Monnier doit reprendre au théâtre de la Porte-Saint-Martin une de ses plus belles créations. Je veux parler de *Grandeur et décadence de M. Joseph Prud'homme*.

— Avant le 10 septembre, les manufactures d'armes françaises auront confectionné pour nos soldats 200,000 fusils se chargeant par la culasse.

— M. Amédée Rolland lira la semaine prochaine, au comité du Théâtre-Français, une comédie en quatre actes, ayant pour titre : *la Pharnésina*.

MICHEL MORTJÉ.

CROQUIS PARISIENS

—

MARIE-MARIETTE-MARION.

Elle avait seize ans. Quand elle passait dans la rue, hommes et femmes s'arrêtaient pour l'admirer. C'est que ses yeux bleus langoureux et provoquants formaient un étrange contraste avec l'air d'ingénuité répandu sur toute sa petite personne; c'est que ses cheveux blonds — d'un blond doré comme les cheveux d'une Slave — ondoyaient librement sous un bonnet d'une coquette simplicité; c'est qu'elle marchait d'un pas indolent comme si ses pieds mignons étaient insuffisants pour supporter le poids de son corps.

Elle avait seize ans et une mère qui l'adorait.

Lorsqu'elle entrait, le matin, dans l'atelier de modistes où elle travaillait, toutes les jeunes filles, ses compagnes, s'écriaient joyeusement :

« Voilà Marie, bonjour, Marie! »

Et par un geste amical, par un baiser, par un sourire, Marie répondait à cet accueil sympathique.

Parfois, se sentant malade, ou fatiguée ou paresseuse, Marie laissait tomber sur ses genoux le travail qui l'occupait.

Alors une fillette, la plus jeune, s'approchait d'elle, et d'un ton câlin :

« Voulez-vous, mademoiselle Marie, que je termine cette coiffe ? »

Et Marie laissait faire la fillette qui, toute heureuse d'obliger sa belle amie, se mettait à la besogne en fredonnant un gai refrain.

Elle avait seize ans et tout le monde l'aimait.

*
* *

Le soir, rentrée au logis, Marie reprenait le roman interrompu par les occupations de la journée. Les *Mystères de Paris*, le *Juif-Errant*, les *Trois Mousquetaires*, *Monte Cristo*, se partageaient ses loisirs. Elle savait par cœur tous ces ouvrages populaires. Sa lecture se prolongeait bien avant dans la nuit. Elle s'endormait en rêvant à Edmond Dantès, ou à d'Artagnan, ou à Rodolphe. Elle se voyait tour à tour heureuse, riche, adulée, et malheureuse, pauvre, repoussée. Tantôt c'était quelque beau seigneur qui l'enlevait de sa couchette pour la transporter dans un nid de damas et de palissandre, d'or et de velours; tantôt elle était l'épouse d'un honnête ouvrier qui l'aimait bien et le lui disait tant qu'il pouvait. Son petit cerveau travaillait, travaillait, travaillait, et le baiser maternel qui, le matin, venait la réveiller, la trouvait toute enfiévrée et brisée par ce sommeil plein d'agitations.

*
* *

« Que vous êtes belle et que je vous aimerais! » lui murmurait un jeune homme qui la suivait dans la rue. Marie pressait le pas, jetait un coup d'œil furtif sur l'audacieux tentateur et ne répondait pas à ces brûlantes paroles.

Mais elle se disait :

— Qu'il doit être doux de se voir aimée, de lire dans deux yeux : Je t'aime! D'entendre un souffle dire : Je t'aime! Et que je voudrais avoir un amoureux!

*
* *

Un jour, comme Marie était allée chercher des provisions pour le déjeuner, elle avait trouvé la fruitière *fermée pour cause de décès*, le charcutier *fermé pour cause de mariage*.

Un joli garçon, un voisin, je crois, l'avait aidée à chercher une autre fruitière, un autre charcutier. On s'était éloigné de la maison où la mère attendait Marie.

*
* *

Quand le soir vint, Marie n'était pas rentrée encore.

—

Elle avait vingt ans. Quand elle parut à la *Closerie des*

Lilas en compagnie des demoiselles Finette, Polkette, Mazurkette et autres, les danseurs poussaient des cris de joie, et l'acclamaient, et l'entouraient.

« Vive Mariette, vive Mariette! »

Elle était belle, toujours belle, mais déjà un cercle bleuâtre entourait ses yeux, un pli presque imperceptible se dessinait aux coins de sa bouche.

L'orchestre jouait un quadrille et Mariette s'élançait au milieu du bal, entraînant avec elle un danseur échevelé.

« Un vis-à-vis! Place, place pour Mariette ! »

Mariette va danser, on fait cercle autour d'elle.

Voici la *Pastourelle*. En avant le cavalier seul !

Mariette, la folle, retrousse sa robe, lance en l'air sa toque, secoue au vent sa blonde chevelure, dessine un pas chorégraphique de la pointe de ses petits pieds, tourne, lève la jambe droite, puis la jambe gauche, et enfin se laisse tomber à moitié pâmée.

***

Dans le jardin, un étudiant ou un gandin l'accoste en lui prenant la taille.

— Belle enfant... je t'adore!

— Des bêtises! répond-elle en souriant.

***

Un adolescent la poursuit de son regard jaloux. Il aime la Mariette. De loin, il la voit qui serre la main à Paul, qui cueille un baiser sur la bouche de Jacques.

Il s'approche, timide.

« Que vous êtes belle et que je vous aime ! » murmure-t-il à son oreille.

La Mariette se retourne, elle paraît émue; cet accent sincère l'a touchée.

Elle s'arrête, elle prend le bras de son jeune amoureux, puis :

— Paye-moi quelque chose, dit-elle, j'ai soif!

***

Son logement est des plus simples. Trois pièces, une salle à manger, un salon, une chambre à coucher, sont pleines de bibelots inutiles et de meubles d'occasion.

Dans sa chambre à coucher, des chaises et des fauteuils en velours rouge et acajou, une toilette chemin-de-fer, une armoire à glace. Des jupons suspendus aux patères des rideaux, un chapeau qui traîne sur un rosier. Sur la cheminée, un loup en satin à côté d'un roman de Balzac. Au milieu de la chambre, sur un tapis troué, un petit chien joue avec une paire de pantoufles. Des pots de cold-cream, de rouge et de blanc sur un coin de la toilette.

Aux murs, des gravures obscènes et un portrait entouré d'une couronne d'immortelles, le portrait de sa mère morte. Au fond de son alcôve, une croix est suspendue.

***

Souvent le visiteur la trouve souffrante, alitée.

— Qu'avez-vous, ma bonne?

— Rien... la fatigue... un léger malaise...

Une petite toux sèche interrompt la phrase commencée. Mariette porte à la bouche un mouchoir qu'elle en retire tout plein de sang.

Mais, on a sonné. C'est une amie qui vient la chercher pour dîner.

— Pense donc, ma petite chatte, un dîner de vingt couverts au *Petit Moulin Rouge*; tu ne peux pas manquer cela. Il y aura des amis, tous bons garçons, on s'amusera. Allons, lève-toi et viens!

Mariette se lève, s'habille, et, en descendant l'escalier, elle porte la main à la poitrine en murmurant :

— Que je souffre!

***

Elle avait vingt ans et quand elle parut à la *Closerie des lilas*, les danseurs poussaient des cris joyeux.

—

Le soir, au coin d'une rue, pâle et tremblante se tient la Marion. Une robe en soie de couleur voyante traîne derrière elle. Sous sa mantille, on aperçoit des épaules nues, fardées. Ses joues sont creuses, ses yeux sont éteints; en parlant, elle crache ses poumons. Pour ne pas tomber, elle s'appuie par courts intervalles contre la muraille humide.

Un homme passe, elle le guette, elle le suit, lui répétant machinalement des paroles immondes, des propositions grossières.

Cette mendiante d'amour n'a plus de la femme que les atours et de beaux cheveux blonds qui tombent en désordre sur ses épaules nues.

***

Quand épuisée, mourante de phthisie, elle se réveille dans le taudis qui lui sert de demeure, elle se rappelle parfois et sa couchette virginale, et le baiser maternel, et la plus jeune ouvrière de son atelier :

« Voulez-vous, mademoiselle Marie, que je termine cette coiffe? »

Alors ses yeux se remplissent de larmes, l'émotion la plus violente s'empare de tout son être; la toux — cette toux horrible des poitrinaires — la fait bondir.

Elle a peur, elle veut crier, elle ne le peut pas. Elle est seule, elle se sent mourir. Elle mourra seule. Plus de voix amie, plus un mot d'amour.

Ne dérangeons personne, ce n'est qu'une catin qui se meurt!

***

Le soir, au coin d'une rue, pâle et tremblante, se tient la Marion.

ARNOLD MORTIER.

CHRONIQUE PARISIENNE

—

Le temps n'est plus où un poëte comique, Plaute, pouvait être garçon de moulin; où Machiavel écrivait le *Prince* pendant la soirée, après avoir été ouvrier le jour.

Un pain et un morceau d'étoffe ne sont ni la vie, ni le costume.

On a beaucoup parlé, dans ces derniers temps, de consciences vendues...

Hélas! qu'il faut de vertu pour être journaliste vertueux!

***

Le journaliste est l'avocat de la plume, comme l'avocat est le journaliste de la parole. L'un et l'autre doivent être habiles à soutenir le pour et le contre, mais avec cette différence qu'il y a, pour le journaliste, déshonneur à se contredire.

Le journaliste accepte la responsabilité de l'opinion qu'il exprime, tandis que l'avocat peut toujours invoquer les besoins de la cause.

***

Pour le journaliste, les besoins de la cause ne peuvent être que des besoins personnels. Pour lui, il n'y a pas de remise à huitaine; il doit s'allumer à heure fixe, comme les quinquets, et aller tant qu'il y a de l'huile.

Autour de lui, le vent du désordre et l'air de la volupté. Des appétits de millionnaire et des appointements de douanier. Un mélange de compromis avec la conscience, de suprématies et d'humilités, de grandeur et de dépendance.

Au-dessus de la moyenne par l'intelligence, comment se résoudre à végéter dans les bas mondes?

Et quand on vit par la pensée, comment demander la vie à ses bras?

***

N'enviez pas ceux qui s'enrichissent et ne plaignez point ceux qui tombent.

Ils avaient tous rêvé de la gloire aux ailes blanches, et ces Homères de la subvention en ont été réduits à chanter Falkenstein et Rœder!

—

Voici une histoire qui aurait pu arriver à M. Alfred Harmant.

Au temps où il était un des bons acteurs de la troupe de Nantes, M. Harmant avait noué des relations avec un certain M. Bernard, propriétaire dans les environs de Poitiers.

Il y a quelque temps, M. Harmant reçut une lettre :

Mon cher ami,

J'ai promis de venir vous voir, me voici. Je vous attends à dîner demain à six heures.

BERNARD,
Faubourg Saint-Denis.

— Faubourg Saint-Denis! dit M. Harmant, et pas de numéro!

Il s'abstint naturellement.

Deux jours après, nouvelle lettre.

Mon cher monsieur,

Je vous ai attendu deux heures avec ma femme et vous n'êtes pas venu. Cela n'est pas gentil.

J'espère que nous serons plus heureux aujourd'hui.

BERNARD.

Il n'y avait même plus faubourg Saint-Denis.

Avait-il déménagé?

Où le chercher?

Où le trouver?

Le lendemain, dernière lettre de Bernard.

Monsieur,

Vous m'avez fait poser, vous n'êtes qu'un cabotin.

BERNARD,
Faubourg Saint-Denis, 144, *au* 3e, *la porte à gauche*.

—

Il y a quelque temps on chantait ce qui ne valait pas la peine d'être dit; aujourd'hui on déclame ce qui ne vaut pas la peine d'être chanté.

Une pièce passe pour une œuvre littéraire quand on n'y a pas mis de couplets; autant de travail épargné!

Le dernier des vaudevillistes se passera de musique et vous dira :

— J'ai mon rond de serviette chez Beaumarchais.

***

Une autre école est celle du dédain.

— Les feuilletons du lundi? je les connais! la décadence de l'art! toujours la décadence de l'art! Qu'est-ce que cela nous fait? Qui va-t-on chercher quand on a besoin d'une bonne machine avec un rondeau pour la petite chose, ou un effet de nez pour Gros-Loulou et un rôle de Marseillais pour Veaupiqué?

Si les rigueurs de la censure et l'ineptie des avant-scènes nous ont valu cet état de choses, n'est-ce pas une monstruosité que de le voir se continuer paisiblement dans un pays où dix journaux réunis peuvent faire la loi?

On nous fait toujours la même pièce, faisons toujours le même feuilleton!

La guerre — et pas de pitié!

Défions-nous des ménagements et *des surprises du cœur!*

—

Un poète inconnu, l'auteur des occidentales de la Bourse, a chanté le pérystile de la caverne...

De cet endroit prestigieux,
Depuis les dalles jusqu'au faîte,
Où la réunion est faite
De ce que Paris a de mieux.

Et le défilé commence ainsi :

Lireux qui rit et gambade
Avec Crampon ou Forcade,
Moulonguet le mécréant,
Qui n'a jamais, que l'on sache,
Monté la moindre patache
Du roi noir Abdéréan.

Wolf, un blond fils d'Allemagne,
Guillou, ce Rothschild d'Espagne,
Et puis Féret, le giaour,
Qui fuit sa belle sultane,
Pour offrir à tout profane
Le nord-ouest son seul amour.

Oppenheim, le banquier more
Qui, jadis, près du Bosphore,
Ne rêvait que de houris,
Et qui, morne et presque sombre,
Prépare toujours dans l'ombre
L'emprunt d'un bey de Tunis!

—

En 1834, à propos de *Chatterton*, M. Hippolyte Rolle, écrivait d'Alfred de Vigny :

« Ce qu'il y a d'honorable en lui, c'est qu'il s'éloigne des Panthéons sérieux et des Panthéons grotesques; la fumée de l'encens qui sort des réclames paraît le faire fuir. Cela lui sera compté un jour dans l'histoire littéraire de notre pays. »

Quel est aujourd'hui l'écrivain à qui l'on pourrait compter une semblable retenue ?

—

Au retour de l'expédition de la *Contagion* dans les départements, un artiste qui avait sur le cœur les mésaventures de Rouen, a adressé les vers suivants au poète Banville :

Vous qui chantâtes la campagne,
Vous qui chantâtes les oiseaux,
Vous qui chantâtes la montagne,
Vous qui chantâtes les ruisseaux,
Vous qui chantâtes la prairie,
Et qui chantâtes trop l'amour,
Ne chantez pas la Normandie,
C'est le pays où nous avons fait four!

—

Perfides, comme la mare d'Auteuil, changeantes comme la moire antique, telles sont ces créatures adorables que Guillaume Shakespeare a si bien définies !

Une des étoiles du monde théâtral, Léonie Leblanc a daigné fouler de son pied aristocratique le sable du jardin Mabille...

Je l'y ai vue, protégée par une dame respectable.

On la disait partie peut-être pour toujours et la voici plus éclatante que jamais. Elle paraît quinze ans ; ses yeux noirs sont aussi purs que le jour où, pour la première fois, elle franchit le seuil des Variétés.

Un soir, dans une réunion costumée, Léonie Leblanc parut en religieuse ; un de ses adorateurs improvisa un madrigal de circonstance...

Que cette vestale a d'appas !
Heureux celui qu'elle aime !
Le bandeau ne lui messied pas,
Il semble un diadème,
Et s'il était un peu plus bas,
On dirait l'amour même.

—

On sait que la Société des auteurs dramatiques a obtenu que les directeurs des théâtres de province signassent l'engagement de donner aux auteurs un droit proportionnel sur leurs recettes, au lieu d'un droit fixe insignifiant.

Le jour de l'assemblée, comme on se passait la plume, M. Henri Vachot, directeur du théâtre de Gand, prit la parole :

— Entendons-nous, dit-il, qu'est-ce que le droit proportionnel ?

Un collègue lui expliqua la combinaison.

— Je n'entendais pas la chose ainsi, dit M. Vachot, je pensais que le droit proportionnel était une répartition équitable. Ainsi, par exemple, si on joue une pièce de M. Augier, on remet cent francs à l'agence ; si c'est une pièce de M. Legouvé, dix centimes.

—

Notre-Dame de Thermidor vient à peine de commencer le tapage que doit faire un livre plein de documents et de révélations, un roman qui est de l'histoire, et la Libraire internationale annonce un ouvrage considérable de M. Arsène Houssaye...

Les grandes dames, en quatre grands volumes.

Je dirais que, cette fois plus que jamais, M. Arsène Houssaye est sur son terrain, si tous les terrains n'appartenaient pas à ce diable d'homme qui a écrit partout et sur tout.

Il est même sur son terrain .. aux Champs-Elysées, c'est tout dire.

Au milieu des critiques les plus passionnées d'une part et des louanges les plus franches de l'autre, mélange qui s'est toujours appelé succès, Arsène Houssaye fait, en se jouant, ce que les autres ne peuvent même pas mener un instant. Quoi de plus difficile que de fonder une revue ? Les plus vaillants y ont renoncé. Eh bien ! la *Revue du* XIX[e] *siècle* est fondée.

Cette Revue est ouverte, comme l'*Artiste* à toutes les jeunes plumes.

C'est à l'*Artiste* que Musset, Gérard de Nerval, Pétrus Borel, Banville, Henri Murger, Champfleury, et vingt autres ont fait leurs débuts.

C'est là que l'amour du beau papier et de l'impression luxueuse s'est développé chez ces charmants esprits.

Sans l'*Artiste*, ils eussent travaillé peut-être pour les cabinets de lecture...

Il a fallu ce talon rouge d'Arsène Houssaye pour perpétuer en littérature le haut-goût et le luxe bien compris.

—

On a souvent demandé, sans parvenir à percer le mystère du pseudonyme, qui est ce Paul Vernier dont la signature émaille l'*Avenir national?*

Paul Vernier n'est autre que Mme Juliette Lamber, écrivain d'une rare beauté et d'un esprit charmant.

Mme Juliette Lamber a publié plusieurs ouvrages dans la collection Hetzel. Mme Lamber est connue comme une enthousiaste de la musique de Meyerbeer, ce qui ne l'empêche pas d'aimer aussi la musique d'Adam.

—

— Etiez-vous hier au Vaudeville? demandait M. de R... à un de ses amis.

— Non, je me suis fait raser ailleurs.

—

L'esprit n'a pas d'âge.

Philibert Audebrand est comme l'esprit.

Toujours aimable, pétulant et plein d'ardeur, l'auteur de *Schinderannes* se refuse obstinément à dire quel a été le millésime de son berceau.

Jusqu'à ce jour, Philibert Audebrand a fait mettre sur son passeport :

— Signes particuliers : pas d'âge.

∴

Cependant!...

Une exclamation échappée à son sommeil vient de nous mettre sur la trace.

C'était après un grand dîner.

Le café avait été servi, les cigares épaississaient l'atmosphère de leurs spirales bleuâtres...

Dans un coin, quelques vieillards rappelaient leurs souvenirs.

Philibert Audebrand s'était endormi.

— Ma foi! disait un des causeurs, si l'année est pluvieuse, je me rappelle aussi qu'*il a beaucoup plu* en 1780...

— Qui ça? moi? dit Audebrand en se réveillant en sursaut, c'est vrai.

—

L'*Étendard*, que la *Liberté* appelle l'étendard de la Grande Maison de blanc, se prépare à offrir au public un choix de primes d'une entière nouveauté.

On choisira parmi les objets suivant jusqu'à concurrence du prix de l'abonnement :

	fr.	c.
Une boîte de savon	3	»
Un chauffe-pieds	5	50
Un tire-bouchon	»	75
Casseroles de divers calibres	4	25
Une pince à sucre en Ruolz	3	»
Douze numéros du *Hanneton*	1	70
Un manche à gigot	4	»
La photographie de Robert Mitchell	1	»
Un homard cuit	6	»
Un rince-bouche	3	»
Une paire de bottes molles	24	»

∴

Une correspondance particulière de Creil annonce à l'administration que la grande fabrique de faïences pourra livrer bientôt les assiettes et les vases qui lui ont été commandés.

—

Mlle Savary est redevenue parisienne.

Cette jolie comédienne qui, après avoir débuté au Théâtre-Français, est allée chercher à l'Ambigu un public plus remuant, nous arrive de Lyon qui l'a gardée trop longtemps.

Mlle Savary a fait sa rentrée dans le *Lys du Japon*, comédie en un acte de George Sand.

Mme Sand a fait jouer cet acte en lever de rideau afin de ne rien perdre des droits d'auteur des *Don Juan de village*.

Mlle Savary a beaucoup acquis.

Elle joue avec finesse et distinction; on voit qu'elle aime le théâtre, le théâtre l'aimera.

—

Un personnage de piteuse apparence s'était endormi, un de ces derniers soirs, sur un des fauteuils du boulevard.

— Hé! monsieur, lui dit la caissière, c'est vingt centimes pour le fauteuil.

— Vingt centimes? répondit l'homme d'un air étonné, et vous croyez que si j'avais vingt centimes, je serais ici à m'embêter à l'heure?

—

Un titi était arrêté à la porte du bal Mabille.

Passent plusieurs femmes qui avaient fait avec soin leur visage.

— Oh! s'écrie le petit Parisien, ça fera augmenter le pain si on se met tant de farine sur la figure!

Aurélien Scholl.

Le Jardin zoologique d'acclimatation du bois de Boulogne est ouvert tous les jours au public. Prix d'entrée : en semaine, 1 fr.; le dimanche, 50 cent.

M. le docteur HÉNOQUE, Médecin dentiste, reçoit de 10 h. à 4 h., rue de Richelieu, 8, Paris.

Le Rédacteur en chef, Castagnary.

OLD ENGLAND Gilet blanc toile anglaise.

OLD ENGLAND Pardessus anglais pour l'été poids 450 gr.

OLD ENGLAND Chapeau de voyage, feutre anglais, 5 fr.

OLD ENGLAND Chapeau de feutre anglais, première qualité, 13 f. 50.

OLD ENGLAND Vêtement en caoutchouc, 32, *rue Rivoli*

OLD ENGLAND Jambières anglaises 32, *rue Rivoli.*

OLD ENGLAND Percale anglaise 32, *rue Rivoli.*

OLD ENGLAND Drap anglais coupé au prix du gros, 32, *rue Rivoli.*

OLD ENGLAND English Alpaka 32, *rue Rivoli.*

OLD ENGLAND Scotch Schacols 32, *rue Rivoli.*

OLD ENGLAND Tartan Robes 32, *rue Rivoli.*

OLD ENGLAND Bas de Balbriggan 32, *rue Rivoli.*

OLD ENGLAND Gant peau de chien, 1 95, 32, *rue Rivoli.*

OLD ENGLAND Nouveau Bas de fantaisie pour bains de mer.

OLD ENGLAND Costume d'hommes pour voyage cheviot, 95 fr.

OLD ENGLAND Costume d'enfant écossais. 32, *rue Rivoli.*

OLD ENGLAND Costume anglais pour garçon.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

BAINS DE MER

Billets d'Aller et Retour à Prix réduits

VALABLES

DU SAMEDI AU LUNDI

De Paris aux Gares suivantes :	1re classe	2e classe
	Fr.	Fr.
DIEPPE (Le Tréport)................ MOTTEVILLE (St-Valery-en-Caux, Veules)	28	20
LE HAVRE, FÉCAMP (Yport, Étretat), TROUVILLE-DEAUVILLE (Villers-sur-Mer, Houlgate, Beuzeval, Cabourg, Villerville) HONFLEUR, CAEN (Lion-sur-Mer, Luc, Langrune, Courseulles)..............	30	22
BAYEUX (Arromanches et Port-en-Bessin)	36	27
CHERBOURG	50	38
St-MALO-St-SERVAN (Dinard-St-Enogat).	60	45

DÉPART par tous les Trains du SAMEDI et du DIMANCHE
RETOUR par tous les Trains du DIMANCHE et du LUNDI

Les prix ci-dessus ne s'appliquent qu'au trajet par chemin de fer.

DENTIFRICES PERFECTIONNÉS

DU DOCTEUR

J.V. BONN

FOURNISSEUR DES THÉATRES DE PARIS

Ces Dentifrices, d'un arome et d'un goût exquis, d'une perfection absolue pour l'hygiène si délicate de la bouche sont vendus, pour le même prix, en boîtes et flacons moitié plus grands que les produits analogues.

Elixir 1 fr. 75 — 3 fr. — 5 fr. — 9 fr. — Poudre 1 fr. 25 et 2 fr. — Opiat 2 fr. — *Se vend partout,*

Et notamment à Paris, Palais Bonne-Nouvelle, Lemoine frères.— 47, faubourg Montmartre, Parfumerie du Progrès. — 6, faubourg Montmartre, pharmacie Sentubery. — 8, passage Jouffroy, maison Gillier. — Passage de l'Opéra, 8, maison Denimal. — 6, rue de Suresnes près de la Madeleine, maison Rougereau. — 29, rue des Saints-Pères, maison Métais. — Rue Marignan, pharmacie Michel et Cie. — 86, boulevard Beaumarchais, maison Bérard.

DÉPOT GÉNÉRAL ET AGENCE
44, Rue des Petites Écuries, à Paris.

JARDIN MABILLE--CHATEAU DES FLEURS
RÉUNIS
OUVERT TOUS LES SOIRS

MALADIES DE LA PEAU Pommade citrine *anti-herpétique* de BIDOT, ph.-ch., 109, rue Saint-Lazare, à Paris, guérit dartres, boutons, rougeurs, démangeaisons, pellicules, maux de nez, d'oreilles. 2 fr. le pot.

Essence de salsepareille *iodurée*, dépuratif du sang et des humeurs. 4 fr. le flacon, 20 fr. les six.

UN **THÉATRE** DE PARIS demande 100,000 fr., en totalité ou par fractions, pour compléter son capital. Avantages exceptionnels. Écrire à M. E. P., 48, rue Pergolese (avenue de l'Impératrice).

EAU DENTIFRICE DU DOCTEUR HÉNOQUE

MÉDECIN DENTISTE, SEUL FOURNISSEUR Bté De S. M. L'EMPEREUR pour un Dentifrice (*Méde d'or*).

L'EAU DU Dr HÉNOQUE est recommandée par les médecins pour les soins de la bouche et la conservation des dents. Le succès de cette **EAU** atteste sa supériorité sur tous les dentifrices connus. — Un petit traité d'hygiène dentaire est joint à chaque flacon.

Rue de Richelieu, 8. *Dépôt spécial rue Vivienne*, 41.

FERINGHEA
grand chef des Etrangleurs

PRINCIPALES DIVISIONS DE LA SECTE DES THUGS :

JEMADARS Chefs de bandes

BURKAS Chefs inférieurs

GOOROO Grands-prêtres

SOTHACES Enjoleurs chargés d'attirer les victimes

BURTHOTES Etrangleurs

LUGHACES Fossoyeurs

CHEYLA Enleveurs d'enfants

Aspirants étrangleurs

COURS SUPRÊMES DE CALCUTTA ET DE MADRAS

LES THUGS

(ÉTRANGLEURS)

La déesse Kâly.—Mystères des initiations.—Serments terribles. — Ordres indiscutables. — Obéissance aveugle.—Machinations infernales.—Le Goor. Knat (mouchoir sacré). — Cavernes ténébreuses. — Abimes insondables.—Fêtes sinistres.—Saturnales. —Sacrifices humains.

3,266 ACCUSÉS!!!

Ce procès terrible, effrayant, inouï dans les fastes criminels sera publié à partir du

27 AOUT courant

DANS LE **PETIT JOURNAL**

A VENRE A L'AMIABLE

CHARMANTE VILLA située à **Enghien-les-Bains**, sur la droite du chemin de fer, a une minute de la station, dans le nouveau **quartier Saint-Charles**, au coin des rues Saint-Charles et Saint-Louis.

Cette maison se compose de 12 pièces avec de grands placards à tous les étages.

Eaux de Seine dans le jardin et dans la maison; salle de bains, salle de billard; grand perron au niveau du rez-de-chaussée etc.

Prix : 35,000.

S'adresser à Paris, 132, rue du Faubourg Poissonnière; et à Enghien, sur les lieux mêmes, ou chez Me LANTIEZ, notaire à Deuil (Seine-et-Oise).

MAISON ALEX. VRIGNONEAU.
23, Boulevard du Temple, 23. — Exposition permanente de meubles riches et de fantaisie.

BROSSES A DENTS ANGLAISES DE JONES & Co

GARANTIES INDÉMONTABLES

1f Chaque et 10f la Douzaine

43, BOULEVARD des CAPUCINES, 43

SPÉCIALITÉ D'ARTICLES ET PARFUMERIE ANGLAISES

CHEMIN DE FER DU NORD & DE L'ÉTAT BELGE

VOYAGE CIRCULAIRE A PRIX RÉDUIT

POUR VISITER

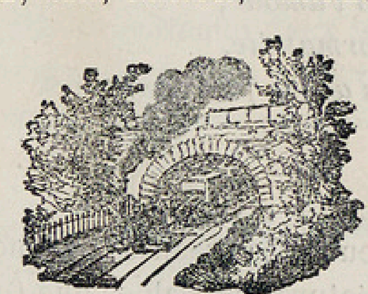
LA BELGIQUE

BILLETS VALABLES POUR UN MOIS

Avec la faculté de s'arrêter dans toutes les stations comprises dans l'itinéraire

AMIENS, DOUAI, LILLE, COURTRAI, GAND, BRUGES, OSTENDE, BRUXELLLES, ANVERS LOUVAIN, LIÉGE, SPA, NAMUR, CHARLEROI, ETC., ETC.

PRIX DU BILLET **87 FR.** EN PREMIÈRE CLASSE



PRIX DU BILLET **66 FR.** EN DEUXIÈME CLASSE

Les voyageurs trouveront dans le **GUIDE PRATIQUE ET CIRCULAIRE CONTY** tous les renseignements désirables au point de vue des ressources locales et de l'économie du voyage. — Prix : **2 fr. 50** relié.

On trouve aussi dans les gares et à la Librairie Hachette les **GUIDES-JOANNE** : Belgique (5 fr.). — Spa et ses environs (2 fr.). — Paris à Boulogne, Calais, Lille et Bruxelles (4 fr.).

ON DÉLIVRE DES BILLETS ET LE GUIDE CIRCULAIRE { **1° A la gare du Chemin de fer du Nord.** **2° Chez FAURE, éditeur, rue de Rivoli, 166.** }

CHEMIN DE FER DU NORD

VOYAGE A LA MER

TRAIN DE PLAISIR

DE PARIS A BOULOGNE

A L'OCCASION DES REGATES

Billets valables pour deux jours.

PRIX POUR ALLER ET RETOUR :

3e classe, 10 francs. — 2e classe, 12 francs

Départ de Paris, le samedi 25 août, à 10 h. 55 du soir. — Retour de Boulogne, le lundi 27, à 11 h. du soir.

Les excursionnistes ne pourront emporter d'autres bagages que ceux qui pourront se placer sous les banquettes des voitures.

Récompense à l'Exposition universelle de Londres 1862.

PAS DE SUCCURSALE EN FRANCE NI A L'ETRANGER

EAU de MÉLISSE des CARMES BOYER RUE TARANNE PARIS **14**

CONTRE : Apoplexie, Paralysie, Mal de Mer, Choléra, Vapeurs, Evanouissements, &a.

Breveté S.G.D.G. _ NOMBREUSES FRAUDES & CONTREFAÇONS

DEPOT A LONDRES, chez M. G. JOZEAU, 49, HAY MARKET.

30, BOULEVARD DES ITALIENS, 30.

PRODUITS EXCLUSIFS DE PARFUMERIE

AUX VIOLETTES DE PARME

Préparés par **ED. PINAUD**

DÉDIÉS AU MONDE ÉLÉGANT.

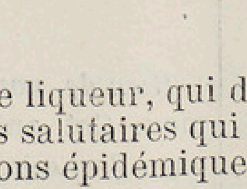
LABORATOIRE SPÉCIAL A BORGO-SAN-DONNINO, PRÈS PARME.

Dépôt des Ouvrages et Produits de A. DEBAY, hygiéniste, auteur de l'*Encyclopédie de la Beauté*.

Fabrique, 298, rue Saint-Martin, à Paris.

LIQUEUR DES MOINES BÉNÉDICTINS

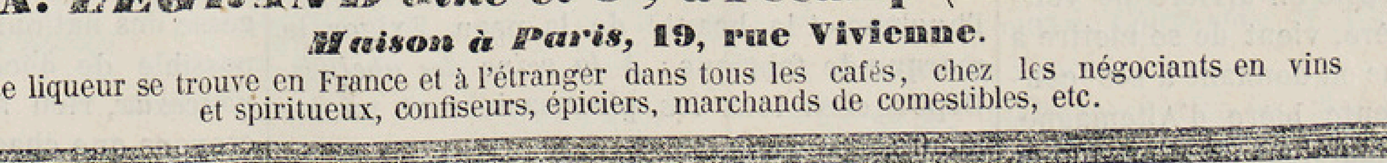
DE L'ABBAYE DE FÉCAMP



Cette liqueur, qui date de 1510, est tonique, anti-apoplectique et digestive. Les plantes salutaires qui la composent en font un des meilleurs préservatifs contre les affections épidémiques.

A. LEGRAND aîné et Co, à Fécamp (Seine-Inférieure).

***Maison à Paris*, 19, rue Vivienne.**



Cette liqueur se trouve en France et à l'étranger dans tous les cafés, chez les négociants en vins et spiritueux, confiseurs, épiciers, marchands de comestibles, etc.

Paris. — Imprimerie de Charles Schiller, 10, rue du Faubourg Montmartre.